

Associé étranger (1785-1793)

Né le 5 avril 1720 à Augan, en Bretagne, Jean-Chrysostome Larcher est fils d'Isidore Larcher, écuyer, seigneur du Bois-du-Loup, de l'Escoublière, de la Vallée en Augan, ex-brigadier des armées du Roi, et de Marie-Anne Gaillard, dame de la Noë et du Bignon en Ploërmel ainsi que du Choysel en Guer (Auj. Morbihan). Lorsqu'il se fait une position dans le monde, Joseph-Chrysostome Larcher s'approprie le titre de comte et adopte le nom d'un modeste arrière-fief où se dresse le château de La Touraille.

D'abord élevé chez ses parents, Joseph-Chrysostome est envoyé poursuivre ses études chez les Jésuites de Rennes, de 1732 à 1738. Dès 1742, il passe au service de la Maison de Bourbon-Condé. Par l'entremise du duc de Rohan, il fait la connaissance du prince Louis-Joseph de Condé dont il devient l'aide de camp. Il l'accompagne durant toutes les campagnes de la guerre de Sept Ans, participant notamment aux batailles d'Hastembeck (13 août 1757), de Lutzelberg (28 octobre 1758), de Minden (1^{er} août 1759), où il est grièvement blessé, et combat encore à Nauheim (30 août 1761), à Johannisberg (2 septembre 1761) et au siège de Meppen (septembre 1761). En 1763, ancien capitaine de cavalerie au régiment de Condé, chevalier de Saint-Louis, il est capitaine des gardes et aide-de camp du prince de Condé. En 1767, il est dit gentilhomme, grand officier de S.A.S. le prince de Condé, capitaine de cavalerie. Plus tard, selon l'*État militaire de France*, on trouve le comte de la Touraille commandant de Sarreguemines, de 1780 à 1790. En même temps, par la protection du prince de Condé, gouverneur du duché de Bourgogne, il est gouverneur de Pont-de-Veyle, de 1781 à 1787, puis d'Auxonne, de 1788 à 1790. Après la suppression de ces commandements, il est nommé maréchal de camp, le 1^{er} août 1791. Il n'y a pas lieu de lui attribuer, comme l'écrit faussement le marquis de Bellevue (*Op. cit.*), une partie de la carrière de M. Larcher, ou L'Archer, ingénieur militaire, brigadier en 1761, directeur en chef des fortifications de Bretagne de 1764 à 1767 et maréchal de camp en 1767.

Veuf de son premier mariage depuis 1742, La Touraille épouse en secondes noces, à Paris en 1759, Marguerite-Louise Patiot, fille de Jean-Baptiste Patiot, trésorier des armées du Roi, et d'Anne de Larminat, native de Thionville, qui lui apporte la propriété familiale de Guentrange, près de Thionville, où il réaménage le château appelé « le Patioshoff ». Mais Le comte de La Touraille reste auprès du prince de Condé, à Chantilly comme à Paris, au Palais-Bourbon où son protecteur lui accorde un appartement. Il se rend épisodiquement en Bretagne pour siéger au parlement. Au contact des intellectuels et artistes rencontrés chez le prince, il fréquente Voltaire, Diderot, Fontenelle, Duclos, d'Alembert, Rousseau... Il entretient en particulier une abondante correspondance avec Voltaire, malgré leur désaccord profond à l'égard de la religion car, bien que philosophe, La Touraille veut rester chrétien. C'est ainsi qu'il se trouve mêlé à la polémique entre l'helléniste Pierre-Henri Larcher et Voltaire qui a attaqué ce dernier dans une brochure intitulée *Réponse à la défense de mon oncle*, en publiant, en 1769, une *Lettre à l'auteur d'une brochure intitulée : Réponse à la défense de mon oncle*. Mais il n'en reste pas moins lié à Voltaire.

Encouragé par ses relations et attiré depuis toujours par les lettres, La Touraille se fait connaître par quelques opuscules littéraires écrits d'un style qui ne manque ni de finesse, ni de gaîté. En 1785, « vidant son portefeuille », La Touraille publie un *Nouveau Recueil de gaité et de philosophie par un gentilhomme retiré du monde*. Stimulé par le succès de ce texte, il publie quatre nouveaux textes dans les années qui suivent : *Trois exemples de l'importance des choix, en politique, en amour, et en amitié* (1787), *Discours sur l'économie ou Éloge de la simplicité* (1788) ; *Le Songe-creux, ou le Génie créateur des mensonges* (1789). Ce dernier texte est un hommage à sa vallée natale des bords de la rivière Oyon où il dépeint les mœurs de son village breton. Élu membre de l'académie de Dijon le 18 mai 1775, il y donne un « Précis de quelques réflexions morales et politiques », lu en la séance publique de mai 1781,

en présence du prince de Condé. Il y donne encore, le 2 août 1784, une « Épitre à la raison ou l'éloge de la vraie philosophie, par un vieillard désabusé » puis, le 26 novembre 1787, un « Discours sur l'économie ou l'éloge de la simplicité ».

En 1785, le 9 août, la Société royale de Nancy « ayant à disposer de [la place] de M. l'abbé Millot associé mort pendant le courant de l'année académique, y a nommé M. le comte de la Touraille, gouverneur de Sarreguemines connu avantageusement par ses talents littéraires dont il avoit mis l'académie à porter de juger en lui envoyant plusieurs pièces de sa composition ». En vue de sa réception, il envoie son discours à l'académie qui y est examiné le 25 avril 1786 et auquel on fait quelques corrections. Mais, le 8 mai, un doute sur sa pertinence subsiste :

« Le directeur a proposé avant l'ouverture de l'assemblée de lire le discours de réception de M. le comte de la Touraille pour reconnaître si après en avoir retranché conformément à la délibération du 25 avril, ce qui en resteroit ne paraitroit pas malgré les transitions qu'il avoit été possible d'y pratiquer un ouvrage décousu qui ne rempliroit plus l'objet de son auteur. Après lecture faite, l'académie a arrêté et délibéré que dans l'impossibilité de laisser subsister ce que dit M. le comte de la Touraille sur la Genèse, sur les croisades, sur les rapports qu'il trouve entre la Philosophie et la religion et sur ce qu'il appelle des jongleurs uniformes, des missionnaires payés par l'hypocrisie, ce qui resteroit de son discours ne pourroit plus être convenablement présenté au public. M. Coster a été chargé d'en instruire M. le comte de la Touraille et de le prier d'envoyer pour l'assemblée publique du mois d'aoust un discours de réception conforme aux statuts de l'académie dont il pourra lui rappeler la disposition ».

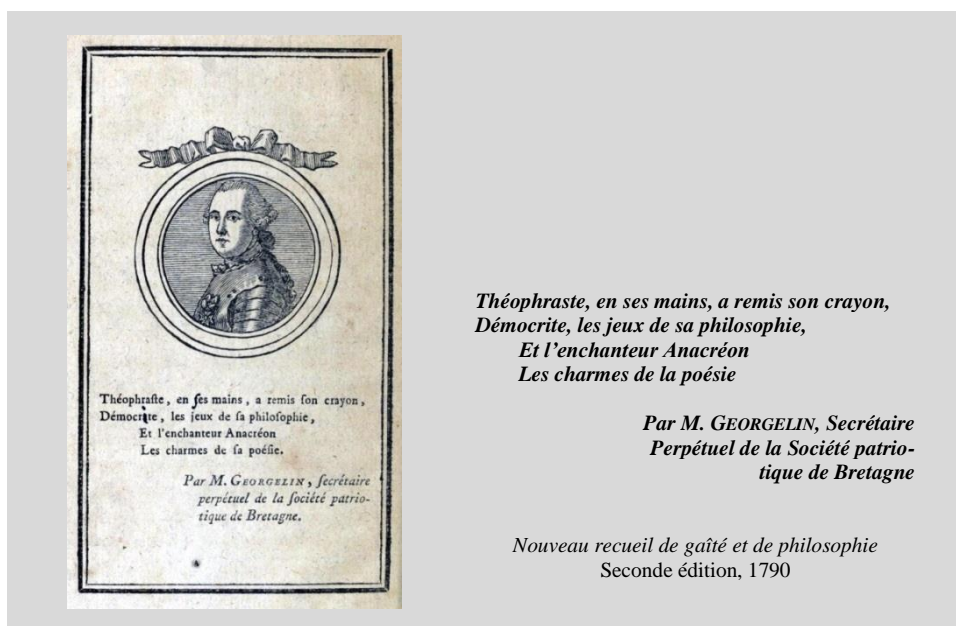
Enfin, lors de l'assemblée publique du 25 août 1786, Sivry fils lit le discours de réception du comte de la Touraille. Ce texte, très conventionnel, est probablement très différent de ce qu'avait initialement prévu son auteur. Il comprend un éloge de Stanislas qui « fit une colonie nouvelle de ses nouveaux sujets et Nancy comme l'ancienne Athènes devint un jour l'asyle de la politesse et des arts » puis celui « du commandant de cette province [Le maréchal de Contades ?] sous les ordres duquel l'art militaire trouve encore des leçons, le mérite académique des encouragements et les citoyens le bien de la tranquillité ». Dans sa réponse, Coster, sous-directeur, salue son ouvrage *Nouveau recueil de gaité et de philosophie*, « parsemé de traits touchants de piété filiale et d'amour du pays qu'on rencontre plus agréablement à mesure que l'égoïsme les rend plus rares » ; il recommande cependant d'en oublier quelques feuillets que « des mères attentives détacheroient de ce recueil avant de le mettre entre les mains de leurs filles ». Mais Coster regrette que la plume du poète soit « quelques fois trempée par le disciple dans le fiel que son maître réservoir à ceux qui ne pensoient pas comme lui » [Voltaire] et pense « qu'il y auroit un ouvrage bien gai et bien moral à faire sur l'intolérance philosophique prêchant la tolérance religieuse ».

En 1788, le comte de La Touraille est encore reçu académicien honoraire de la Société royale de Metz et y prononce son discours de réception le 11 août. Son objet est « de prouver que les hommes de notre temps sont encore moins à plaindre et valent mieux que ceux du temps passé ». Le 17 novembre 1788, il y fait une communication sur des meules de grain d'une construction nouvelle. Il est encore membre et un temps directeur de la société patriotique et littéraire de Bretagne, associé de l'académie de Lyon en 1785 et membre de la Société des Antiquaires de Cassel.

Après la prise de la Bastille, le comte de La Touraille se réfugie avec le prince de Condé à Chantilly, le suit à son départ vers la frontière, le 27 juillet 1789, puis revient à Guenrange. En août, il fait imprimer à Metz une *Lettre à Monsieur le comte de Lys, gentilhomme délibérant à l'assemblée des États de Bretagne*, dans laquelle il exprime sa déception et sa détresse face à la tournure des événements. Il publie encore un *Nouveau recueil de gaité et de philosophie, seconde édition, considérablement augmentée, avec des notes intéressantes, et moins timides, depuis la liberté de la presse, dont l'auteur a fait usage, sans en abuser, par*

un gentilhomme (s'il en reste) retiré du monde (1790). Il dédie cet ouvrage à son « cher Etienne, [son] ancien domestique, paysan estimable de la paroisse d'Augan, en Bretagne ». Lorsque les Prussiens envahissent la Moselle, en septembre 1792, il est emmené de force à Luxembourg. Il est arrêté à Metz le 29 novembre puis relâché le 18 décembre. Il se trouve à l'hôtellerie de la petite Croix d'Or avec sa femme qui y décède le lendemain. Il tente de se faire oublier mais il est à nouveau arrêté, en janvier 1793. Ses écrits précédents étant jugés contre-révolutionnaires, il est traduit devant le tribunal révolutionnaire, convaincu de conspiration en relation avec les ennemis du Peuple et de la Nation et condamné à mort. La sentence est exécutée le 9 Thermidor de l'an II (27 juillet 1794), jour de la chute de Robespierre. Son corps est inhumé dans une fosse commune du cimetière de Picpus.

Aucun de ses quatre fils nés de ses deux mariages n'a laissé de descendance : Isidore-François, né en 1740, enseigne de vaisseau, est tué en 1758 sur la *Calypso* dans un combat contre les Anglais ; Joseph-Jean-Chrysostome, né en 1741, lieutenant de vaisseau, décède sans descendance en 1798 ; Louis-Joseph-Antoine, né en 1760, officier au régiment de Bourbon-dragons, émigré, prend part à l'expédition de Quiberon et est fusillé en 1795 ; Louis-Esprit Juvénal, né en 1767, ancien lieutenant au régiment d'Enghien, meurt sans alliance en 1829. [Alain Petiot]



Affiches des Évêchés et Lorraine (13 septembre 1787, p. 5 ; 14 août 1788, p. 3 ; 7 mai 1789, p. 3-4 ; 27 mars 1790, p. 5-6) ; Archives de l'Académie de Stanislas, procès-verbaux manuscrits, vol. VII, f° 162, 358-359, 433-434, 482-485 ; Marquis X. DE BELLEVUE, *Le comte de La Touraille (...) de 1720 à 1794, sa vie, ses ouvrages, sa correspondance avec Voltaire. Généalogie de la famille Larcher*, Paris, honoré Champion, 1911 ; Michel CAFFIER, *Dictionnaire des littératures de Lorraine*, Éditions Serpenoise, 2003, vol. 2, p. 576 ; *État militaire de France* (1780-1793) ; André GAIN, *Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle*, 4^e partie L-O, Metz, 1929, p. 29-31 ; Émile HERFELD, *Guentrange. Retrospective et avenir*, s.l. [Guenange], 1965, p. 168-174 ; Jean-François D'HOZIER, *L'Impôt du sang ou la noblesse de France sur les champs de bataille*, t. 2, Paris, 1876, p. 54 (Identification de la famille erronée) ; Le comte Régis DE L'ESTOURBEILLON, *La noblesse de Bretagne. Notices historiques et généalogiques*, t. 1, Vannes, 1891, p. 218-220 ; Arthur DE LA BORDERIE, *Galerie bretonne historique et littéraire*, Rennes, 1881, p. 273-336 ; Philippe MILSAND, *Notes et documents pour servir à l'histoire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, Dijon, Rabutot, 1871 ; E. PANIGOT, « Notices biographiques et bibliographiques des membres de l'Académie de Stanislas de 1750 à 1880 » (Mars 1883), Nancy, bibliothèque Stanislas, ms 960-962 (702), t. 1, f° 63 v° ; Guillaume-Ferdinand TEISSIER, *Histoire de Thionville*, Metz, 1828, p. 317-320.

Œuvres publiées du comte de La Touraille

- *Lettre de M. le comte de *** [La Touraille] à M. de Voltaire, à l'occasion du nouvel an* [1er janvier 1768], [S.l.], [s.n.], [1768].
- *Lettre à M. de Voltaire sur les opéra philosophi-comiques, où l'on trouve la critique de Lucile, comédie en un acte & en vers, mêlée d'ariettes*, Amsterdam, Paris, Desnos, 1769.
- *Lettre à l'auteur d'une brochure intitulée : "Réponse à la défense de mon oncle"*, Amsterdam, Paris, Gauguery, 1769.
- *Apologie des arts, ou Lettre à M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à Dinan, en Bretagne*, à Paris, chez Monory, cul-de-sac des Quatre-Vents, F. S. G. où étoit ci-devant l'Opéra-Comique & à Pâque prochain, boutique de M. Jorry, 1772.
- *Discours prononcés à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, le jeudi dix-huit mai mil sept cent soixante-quinze, à la réception de M. le Cte de La Touraille*, Dijon, L.-N. Frantin, 1775.
- *Épître à la raison ou l'éloge de la vraie philosophie par un vieillard désabusé*, lue à la séance publique de l'académie de Dijon le 2 août 1784, Dijon, Frantin, 1784.
- *Nouveau recueil de gaîté et de philosophie, par un gentilhomme retiré du monde*, Londres et Paris, Belin, 1785.
- *Discours de M. le comte de La T*** destiné pour être lu à l'Académie de Nancy le jour de sa réception, le 8 mai 1786*, Lausanne et Paris, Belin, 1786.
- *Discours sur l'économie, ou l'Éloge de la simplicité*, prononcé en séance publique de l'académie de Dijon le 26 novembre 1787, en présence de S.A.S. le prince de Condé, Dijon, Frantin, 1787.
- *Les Trois exemples de l'importance des choix, en politique, en amour et en amitié*, Lausanne et Paris, Belin, 1787.
- *Lettre à Monsieur le comte de Lys, gentilhomme délibérant à l'assemblée des États de Bretagne*, Metz, 1789.
- *Nouveau recueil de gaîté et de philosophie*, seconde édition, considérablement augmentée, avec des notes intéressantes, et moins timides, depuis la liberté de la presse, dont l'auteur a fait usage, sans en abuser, par un gentilhomme (s'il en reste), retiré du monde, Paris, 1790.